

L'intersectionnalité :

une idée à la mode?

Monique Rouillé-Boireau

« Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance, il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement par d'autres liberté. »

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, T.1, p.34.

DEPUIS QUELQUE TEMPS ON ASSISTE À UN RENOUVELLEMENT des termes pour nommer, penser les dominations, en particulier « l'intersectionnalité » et la « racisation », ces nouveaux cadres d'analyse étant censés mettre à jour des dominations occultées, analyser des dispositifs de discriminations invisibilisés, enrichir les théories existantes ou les remettre en cause. L'usage de ces notions, un temps limité au féminisme universitaire ou militant, apparaît maintenant dans le débat public. Bref, ces termes se donnent comme de nouvelles conceptualisations des rapports de domination, et font parfois l'objet d'une réception (ou d'une utilisation) acritique chez nombres de chercheurs et militants.

Cet intérêt renouvelé pour une analyse de la domination qui prendrait en compte l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de « race », et la mise en avant de la catégorie de « racisation », s'inscrivent dans un contexte marqué par ce que M. Gauchet appelle « l'événement central des trente dernières années : l'écroulement de l'idée de l'histoire comme porteuse d'une nécessité intrinsèque qui conduit vers l'émancipation¹ », qui s'accompagne du

42 • L'INTERSECTIONNALITÉ : UNE IDÉE À LA MODE ?

refoulement de la question sociale², ou de sa secondarisation au profit du sociétal et des problématiques de l'identité, la fragmentation des luttes dans un contexte néo-libéral d'individualisation et de « droitisation » de la pensée. Tout cela est bien connu.

Ce qu'il s'agit d'interroger ici, c'est donc la « nouveauté » (réelle ou supposée) du croisement de ces catégories et leurs effets ; la notion d'intersectionnalité constitue-t-elle un outil pour réévaluer les savoirs constitués sur les dominations, et ouvre-t-elle des perspectives pour se réapproprier des outils d'émancipation? Est-elle la forme récente des multiples mutations intellectuelles qu'a connues le féminisme, ou sa disparition post-moderne par l'effacement de la prise en compte des structures de domination patriarcale ? L'usage de la « racialisation » réintroduit comme critère de lecture des dominations actuelles ne porte-t-il pas le risque d'identitarisation plus que d'émancipation ?

Ces notions semblent revêtir beaucoup d'interrogations et de zones d'ombres, plus que l'apparente simplicité d'un croisement non problématique des multiples oppressions ne le laisserait supposer³.

Née comme on le sait dans le *black feminism* américain, l'intersectionnalité a été introduite plus récemment en France dans les milieux féministes. Forgé par Kimberle Crenshaw (1989), ce concept visait au départ à aborder le fait que les expériences et les luttes des femmes de couleur tombaient systématiquement dans les failles des discours féministes et antiracistes. Il fallait donc prendre en compte à la fois le genre et la race, et montrer en quoi leur interaction façonne les multiples dimensions des expériences des femmes noires. À partir de là est née la nécessité de repenser les cumuls de discriminations qui affectaient certaines minorités au sein des mouvements de luttes, en particulier du féminisme, considéré comme « blanc/classe moyenne », dans l'oubli supposé de la non homogénéité du groupe « femmes », traversé par les inégalités de classe, l'existence de minorités ethniques, et de différences des pratiques sexuelles. Au sein d'un même groupe coexistaient donc des intérêts différents ou antagonistes, qu'il fallait penser et représenter. Au départ, l'intersectionnalité est donc une stratégie discursive qui se réfère aux identités forgées au croisement de différents rapports sociaux, identités qui se trouvent exclues par les mouvements prétendant les prendre en charge.

Dans sa genèse, ce concept est très lié aux désirs et nécessités de luttes dans les universités américaines, de la part de jeunes femmes chercheuses noires⁴. Ce qui pose un double problème : celui bien connu de la nécessité pour tout chercheur de s'inventer de nouveaux territoires de recherche, que la multiplication du croisement des variables peut ouvrir ; et celui de la question de l'importation française des théories américaines sans, trop souvent, suffisamment de recul, pour évaluer les concepts qui peuvent être utiles et ceux qui ne correspondent pas à la situation française.

NOUVEAUTÉ DE CES ANALYSES INTERSECTIONNELLES ET « HOMOGÉNÉITÉ » D'UN SUJET POLITIQUE FEMME

Sur le fond, l'idée de croiser les dominations pour mieux les penser et s'en émanciper est une belle idée... qui n'a rien de nouveau. Chez Flora Tristan déjà, on trouve des analyses sur l'intrication des dominations⁵. Et, pour rappel, tant le mouvement anarchiste que la mouvance libertaire des années 1968-70 ont fait la part belle aux nouvelles revendications et luttes contre les oppressions qui complexifiaient le réductionnisme des luttes de classe. D. Kergoat, du reste, nuance cette nouveauté : « Je dirai donc, écrit-elle, que l'apport de ces travaux anglophones n'est pas, pour la France, la découverte d'une nouveauté radicale comme d'aucuns voudraient le croire. Mais, bien plus, de permettre la réactualisation, la revisibilisation de théories et de concepts qui se sont trouvés marginalisés dans le champ académique.⁶ »

En relisant l'histoire du mouvement féministe des années 1970, on s'aperçoit que cette prétendue ignorance de la complexité du groupe « femmes » et de ses clivages ne correspond pas à la réalité⁷. Pourtant, selon E. Dorlin, le féminisme des années 70 aurait « insisté sur le primat de la différence sexuelle, au détriment des autres différences sociales, et contribué à forger la catégorie homogène des femmes comme sujet politique des luttes féministes, en ne laissant guère de possibilités pour travailler politiquement et théoriquement les différences internes à ce groupe⁸ ». Des féministes actuelles imaginent donc qu'il aurait existé un noyau universel, une essence, une substance partagée, une expérience identique du sexisme, en dépit de l'appartenance ethnique, religieuse et de classe dans les années 1970, ce qui n'a jamais été le cas⁹.

Il semblerait que les conceptions du féminisme des années 1970 soient un peu simplifiées par les intersectionnelles. Ainsi, quand

aujourd'hui S. Bilge¹⁰ fait la critique du féminisme « moniste » où tout serait subsumé sous la catégorie d'oppression des femmes, elle oublie le contexte de (re)naissance du féminisme années 1970, où la lutte des classes était première et où tout était censé se résoudre par la révolution prolétarienne victorieuse¹¹. Les milieux marxisants masculins tentaient d'imposer la « priorité » des luttes ouvrières, et la secondarisation des combats féministes. Du reste ces derniers étaient présentés comme des luttes de « petites bourgeoises ». On a l'impression que c'est un peu le même argumentaire qui est réactivé avec le féminisme blanc/classe moyenne critiqué par le *black feminism*.



James Jarché, l'activiste Charlotte Despard prenant la parole à un rassemblement antifasciste à Trafalgar Square, Londres, 1933.

L'intersectionnalité présuppose en effet qu'il aurait existé un sujet du féminisme, sujet stable donné antérieurement au discours comme à l'action politique, et dont l'identification ne ferait pas problème. Or, les courants (confluctuels) des féministes historiques, matérialistes, et des théoriciennes de la différence n'ont pas eu pour prémisses l'existence d'un groupe homogène d'individus, les femmes, dont le féminisme aurait pour tâche de promouvoir les intérêts. Il n'y avait nulle confusion entre groupe social et sujet politique. L'idée qu'il y aurait un groupe pré-constitué, homogène, qui préexisterait aux rapports sociaux et aux cultures, les femmes, et qui serait le sujet « naturel » du féminisme, n'a jamais été au fondement du mouvement féministe.

À l'époque, les différences (de culture, statut, place dans le travail, etc.) étaient analysées au sein du groupe femmes. Mais au-delà et à travers ces différences était reconnue l'existence de convergences, liées à leur situation dans une société patriarcale : la lutte pour le droit à l'avortement, contre les violences sexuelles (qui affectent les femmes toutes catégories sociales et raciales confondues), contre le viol, pour l'égalité des droits, etc. Cette reconnaissance de problèmes communs ou partagés s'accompagnait naturellement de la prise en compte de différences sociales et ethno-culturelles entre les femmes, sans en faire des « ennemies » pour autant. Au contraire, le mouvement des femmes promouvait l'idée que les différents groupes opprimés analysent leur oppression, forment leurs outils de lutte, tout en cherchant des convergences, des passerelles, des solidarités.

Et aujourd'hui, émerge le risque que, sous l'influence de ces courants, la question spécifique des femmes passe à la trappe, occultée qu'elle redevient sous les problèmes raciaux... plus que sociaux souvent d'ailleurs. Si le féminisme est abandonné comme ethnocentrique et impérialiste comme on pourrait le penser, à lire certaines analyses¹², il devient obsolète ou superflu¹³, noyé sous les multiples différences et discriminations qui tissent l'approche de l'oppression des femmes. L'anti-essentialisme revendiqué là s'affaire plus en effet à décrire et à rendre compte de la diversité des femmes qu'à théoriser les formes de l'oppression patriarcale.

QUELLES CONCEPTIONS DES RAPPORTS DE DOMINATION TROUVE-T-ON DANS L'INTERSECTIONNALITÉ ?

Questionner l'intersectionnalité, ce n'est pas revenir au passé, mais interroger ses soubassements philosophiques et sa portée politique.

46 • L'INTERSECTIONNALITÉ : UNE IDÉE À LA MODE ?

Si l'intersectionnalité « désigne à la fois l'interaction entre le genre, la race et d'autres catégories de différences dans les vies individuelles, les pratiques sociales, les dispositions institutionnelles et les idéologies culturelles, et l'issue de ces interactions en termes de pouvoir¹⁴ », le champ théorique ouvert semble tellement immense que le danger d'une limitation à une approche empirique ou dominée par les expériences subjectives paraît important.

Dans ce déplacement des problématiques féministes, de l'oppression sexiste à la construction d'identités fondées sur les différences de « couleur », quelle place est faite aux structures de domination centrale (capitalisme, patriarcat, colonialisme) et surtout comment sont-elles articulées ? Théoriser l'imbrication de ces trois systèmes de domination serait vraiment une nouveauté et une avancée.

FLOU CONCEPTUEL

Il semble que l'on n'en soit pas là. Plusieurs chercheurs et chercheuses¹⁵ se demandent en effet si le succès de l'intersectionnalité ne viendrait pas de son « flou » conceptuel, qui autorise chaque personne à y mettre un peu ce qu'elle entend, et si elle ne se limiterait pas à être pragmatique, stratégique, cantonnée dans son utilité, sans grande portée théorique ; son succès tiendrait donc à son ambiguïté, puisqu'elle ne renvoie ni à une théorie ni à une pratique ; son intérêt résiderait néanmoins en ce qu'elle prend en charge un problème réel, l'existence de différences au sein du groupe « femmes ».

La difficulté d'articulation de ces différentes dominations se traduit de deux façons : soit on en reste à une approche empirique, et de l'aveu même des intersectionnalistes, il est plus facile d'en rendre compte par le « récit », car c'est affaire de subjectivité vécue ; soit on tente d'organiser, et cela donne lieu à des réponses formalisées, peu opératoires au plan théorique et pratique¹⁶. L'intersectionnalité hésiterait donc entre analytique et phénoménologie, puisqu'on ne sait si c'est la domination qui est intersectionnelle ou les expériences vécues de domination qui le sont.

Penser à nouveaux frais les dominations croisées de classe, de sexe et de race soulève un gros problème théorique pointé par Elsa Dorlin : « ces catégories n'ont pas le même statut méthodologique. Si la notion de classe revêt d'emblée un aspect critique

(renvoyant au capitalisme et à l'exploitation), les notions de sexe et race renvoient à un ensemble de significations : catégories idéologiques (naturalisées pour asseoir les dominations patriarcales et impérialistes), catégories politiques (assujettissement et subjectivation émancipatrice) et catégories théorico-historiques (les dispositifs de domination sexiste et raciste).¹⁷ » On pourrait ajouter que l'on croise des « objets » de statuts différents ; les femmes sont une catégorie bio-sociale, alors que la race n'existe pas ; le racisme oui, mais cela nécessite une autre approche.

La question est d'ailleurs posée de l'intérieur des travaux intersectionnalistes : quel fondement théorique donner au fait de se limiter à trois « variables » sexe, race classe, et à ne pas les hiérarchiser ? Et les sexualités ? Et les handicaps ? Les personnes en bonne santé dominant-elles les handicapés, comme les bourgeois, les prolétaires ? On peut produire les groupes sociaux à l'infini en introduisant toutes les nuances, ironise Mac Call : il n'y a plus deux mais cinq sexes, un nombre incalculable de genres, etc. Par ailleurs cette multiplication des différences peut être un *facteur de dépolitisation*, par l'introduction de nouvelles différences, sans portée politique réelle ou à portée insignifiante¹⁸. Qu'est-ce qui est en effet politiquement pertinent, et qu'est-ce qui n'est qu'un choix de mode de vie individuel ?

Cette difficulté à articuler les différents systèmes de domination entre eux explique que l'intersectionnalité en arrive à revendiquer sa faiblesse théorique. L'analyse de la domination se voit donc réduite à des variables sociologiques qu'on peut croiser, et on ne sait s'il faut limiter l'intersectionnalité à la compréhension des expériences individuelles et des identités, ou s'il faut y voir une propriété des structures sociales.

À défaut de théories, on peut voir ce qu'il ressort de ces travaux quant au traitement de deux questions : celle des différences entre les femmes, et celle du pouvoir.

DIFFÉRENCES ?

À ses débuts, l'intersectionnalité a permis d'utiliser la notion de différence pour la faire travailler comme « catalyseur » du changement. Mais les études intersectionnelles se dirigeant essentiellement contre les hégémonies « blanches/classes moyennes » de la pensée féministe, en montrant « l'ignorance » des situations de

discriminations raciales, risquent de glisser de cette ignorance supposée en soupçon d'impensé raciste.

FÉMINISME BLANC ?

Ainsi, selon ces travaux, il existerait, dans le féminisme, une identité hégémonique blanche, vue comme identité universelle de référence. « Pour défendre les droits des femmes, les mouvements féministes ont tendance à produire un sujet politique – "Nous, les femmes" – qui nivelle la multiplicité des expériences du sexisme que font les femmes, sur une expérience "type" : celle des femmes américaines blanches de la classe moyenne [...] L'unicité du sujet politique du féminisme – "Nous les femmes" – dit E. Dorlin, parce qu'elle est appréhendée comme la condition d'émergence du féminisme, universalise abusivement une expérience de la domination de genre, calquée sur l'expérience des femmes de la classe moyenne européenne ou nord-américaine, et dessine les contours de ce en quoi *doit* consister l'émancipation des femmes¹⁹ ». Ce « nous » s'adresserait aux « autres » femmes comme à des objets de discours, il y aurait là une objectivation condescendante, critiquée par C.T. Mohanty par exemple²⁰. L'intersectionnalité aurait donc fait éclater ce pseudo-universalisme du féminisme.

Il semble qu'ici il y ait déjà confusion entre universaliser et uniformiser, voire inféoder les unes dans le combat des autres. Car les mouvements féministes ont toujours lutté contre le patriarcat, et contre les formes particulières qu'il emprunte dans chaque culture ; par exemple la lutte contre l'excision ou la polygamie n'était pas a priori un combat d'occidentales, mais faisait partie des luttes contre les violences sexuelles, et était partagé avec les collectifs féministes noirs²¹.

Mais le fond de la critique intersectionnelle porte sur le mécanisme d'intériorisation/invisibilisation de la norme du dominant²², qui fait qu'à l'intérieur des théories féministes peut agir un discours raciste. On retrouve l'analyse, bien connue, selon laquelle la logique de la discrimination, c'est que le dominant se constitue en norme implicite²³, et constitue l'autre par son regard, comme « différent » c'est-à-dire à l'écart de cette norme. C'est donc une norme « mythique » qui fabrique des identités hégémoniques, non explicites, et les « naturalise ». Les courants intersectionnels veulent donc mettre en lumière la particularité inscrite dans la norme et réfuter sa fausse prétention à la généralité. Que ces dispositifs

soient bien réels, fonctionnent dans la société et traversent toutes les relations, donc que les mouvements féministes n'en soient pas exclus, c'est une chose, c'est la réalité des structures de domination historiquement et socialement construites. Mais transformer les féminismes occidentaux en agents responsables de ces situations puisqu'ils les véhiculeraient inconsciemment, et donc voir en eux des ennemis (ils sont dans leur « blanchitude ») nous semble reconduire une logique de séparation, de division, à l'intérieur de fronts, en l'occurrence ceux des femmes, qui devraient au contraire, certes ne pas nier les contradictions qui les traversent, mais les prendre en compte pour tenter de les dépasser. Ce n'est pas le cas ici ; la priorité est donnée à la lutte contre l'hégémonie sous-jacente des théories qui se considèrent elles-mêmes comme émancipatrices, les réduisant à un particularisme opprimant. Étrange retournement.

Le problème est que les catégories sociales générées par le discours « racialisateur » peuvent difficilement être débarrassées de leurs effets naturalisants par le simple fait de les définir comme des constructions sociales²⁴. Si la « blanchité »²⁵ nous dit-on, est politique, est un système de domination raciste, symbolise le capitalisme et l'oppression, pourquoi en revenir à définir un système social par la « couleur », « noir » ou « blanc » ou « autre » des groupes ou des personnes? Que l'on sache, le capitalisme n'est pas lié structurellement à ce facteur là ! Mais la « blanchité » est définie aussi comme une situation de privilèges, une forme d'expérience ; là, on change de dimension d'analyse pour en revenir à un vécu situationnel, individuel ou groupal, et à une conception du pouvoir comme détention de privilèges, ce qui « dépolitise » l'approche de la domination. Quelles que soient les contorsions intellectuelles pour dire que la « race » dont il est question n'est pas biologique mais « construite socialement », quand le point de vue racial devient le clivage central et organisateur, on ré-essentialise et on enferme dans des catégories figées et « naturellement » conflictuelles.

Il semble pourtant qu'il existe une autre façon d'aborder le problème, à l'écart de ces revendications différencialistes et essentialistes, qui consisterait en une prise en compte d'un universel pluriel, non ignorant de ses contradictions de naissance entre principes abstraits et réalités historiques excluantes, mais complexifié, ouvert, dans le sillage de ce qu'a été l'universalité des Droits pour

50 • L'INTERSECTIONNALITÉ : UNE IDÉE À LA MODE ?

tous les humains au moment de la Révolution française, qui demeure un horizon émancipateur.

Le désir intersectionnel de ne pas hiérarchiser les différents lieux de domination, sexe, race, classe, est néanmoins organisé autour de la domination de la question raciale, et l'absence de théorisation des structures de domination, réduites à l'expérience vécue des sujets, débouche sur des logiques de catégories en conflit, déniaient les solidarités possibles.

Ainsi, écrit P. Purtschert, « pour qu'une théorie féministe soit critique, il faut qu'elle pense de manière intersectionnelle, l'intersectionnalité signifiant la réflexion permanente sur la position hégémonique que l'on occupe soi-même²⁶ ». Mais a-t-on attendu l'intersectionnalité pour réfléchir à la position que l'on occupe dans le discours ? La fameuse interpellation « d'où tu parles ? » qui faisait les beaux jours des débats (et servait parfois à empêcher la parole) résonnait dans toutes les réunions après 1968. Certes on ne parle jamais de nulle part, mais aujourd'hui, on passe ainsi de l'ignorance supposée à un impensé coupable.

S'il n'y a plus aucune communauté d'expériences entre bourgeoises et femmes de couleur et de milieux populaires, les droits des femmes sont alors présentés comme des privilèges de classe et de race, ne concernant que les catégories bourgeoises occidentales. Pourtant, avortement, prostitution, violences faites aux femmes, inégalités, etc. sont des problèmes qui concernent toutes les femmes au-delà des couleurs de peau et des classes. Mais les antagonismes entre femmes éclipsent ici l'analyse de la domination masculine.

DIFFÉRENCE EN TERMES DE RAPPORTS SOCIAUX DE DOMINATION

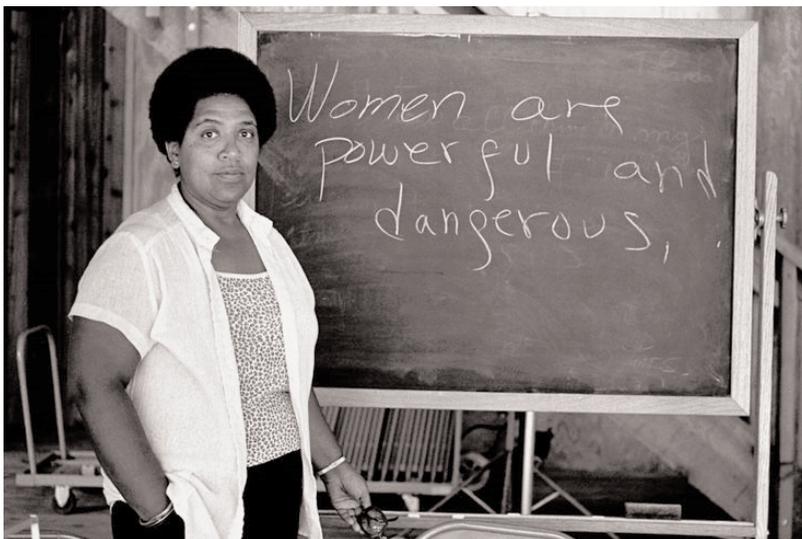
Cette approche de la différence, en termes d'antagonismes internes au genre « femme », ne fait pas l'unanimité. Ainsi Toni Morrison considère qu'aux États-Unis, le conflit de classe est un tabou plus important que le racisme²⁷ et regrette que, dans l'approche intersectionnelle, le croisement privilégié soit celui de la race et du sexe. Dans un autre registre, N. Frazer pense que le féminisme doit sortir de l'enfermement du culturel et de l'identitaire. D. Kergoat note que l'impasse sur les rapports de classe continue aujourd'hui. L'idée d'intersection dit-elle, peine « à penser un rapport de domination mouvant et historique. [...] En d'autres termes l'intersectionnalité est un outil d'analyse qui stabilise des relations en des

positions fixes, qui sectorise les mobilisations, exactement de la même façon que le discours dominant naturalise et enferme les sujets dans des identités altérisées toujours déjà là ». En d'autres termes encore, continue D. Kergoat, la multiplicité des catégories masque les rapports sociaux. Or, « on ne peut dissocier les catégories sociales des rapports sociaux à l'intérieur desquels elles ont été construites.²⁸ »

Ce sont les féministes qui se réclament du matérialisme qui vont réintroduire la notion de classe, mais aussi penser, à l'écart d'une approche trop « substantialiste » à leurs yeux, l'articulation du sexe de la race et de la classe. L'intéressant de cette démarche est qu'elle réfute l'idée de race comme une catégorie allant de soi, dessinant une frontière (sociale ou naturalisée) pertinente pour penser les différences, et interroge la production socio-historique de ces notions de race, sexe, classe, pour envisager l'hétérogénéité des femmes en dehors du culturalisme. « Race » et « femme » sont donc analysées par ce courant dans le cadre d'un rapport d'appropriation des êtres humains et de leur force de travail, constitutif du rapport spécifique de domination ; c'est cette appropriation qui a fait émerger les catégories sociales d'esclaves, et de femmes comme classe assignée à la reproduction sociale.

C'est dans ce cadre de référence théorique clairement marxien qui fait du patriarcat un mode de production particulier, le mode de production domestique, mode de reproduction sociale, et du racialisme, un esclavagisme, que C. Guillaumin pense l'homogénéité et l'hétérogénéité du groupe femmes comme indissociables. Pour elle, l'hétérogénéité des femmes se comprend en fonction de « la diversité des configurations structurelles et de la transformation des systèmes de sexe²⁹ », et peut être saisie par la notion de consubstantialité.

C'est ce à quoi s'applique D. Kergoat, qui veut éviter le « fourre-tout » de l'addition sexe, race, classe, et « dénaturiser » les constructions différentialistes dont elle reconnaît le risque latent. Pour elle la consubstantialité est un mode de lecture de la réalité sociale. Mais l'usage de ce terme oscille entre théorisations assez confuses et usage empirique ; comment en effet est pensée l'articulation des diverses dominations ? Elles sont coextensives, dit-elle, sont co-construites, c'est-à-dire se co-produisent mutuellement. Elles « impriment leurs marques »... Elles « forment système » et sont traversées de contradictions. C'est une spirale. Ça forme nœud...



« Les femmes sont puissantes et dangereuses. » Robert Alexander, photographie d'Audre Lorde, 1983.

Si ce terme de consubstantialité s'avère utile pour l'analyse concrète de situations – le travail du *care* par exemple, catalyse les trois enjeux et la « co-construction » permet de penser, au-delà de la reproduction de stéréotypes dominants de race et de genre, la production de nouvelles formes d'expression et de fonctionnement du racisme (la composante « raciale » redynamise les discriminations de genre)³⁰ –, il ne nous permet pas d'articuler au plan théorique capitalisme, patriarcat et racisme. Plus que d'une avancée théorique, l'intérêt de ces travaux me paraît plutôt être de déplacer le regard par rapport à une approche « identitarisante », de permettre une sortie de l'essentialisation des catégories constituées, inhérente aux approches par la *color-line*.

Mais ses limites résident en deux points :

- Les rapports sociaux de production ne représentent pas l'unique fondement matériel des inégalités ethniques ou de genre, et ne peuvent rendre compte des multiples facettes et des dispositifs sociaux, politiques, symboliques, etc., de la domination³¹.

- Mais surtout ce féminisme matérialiste subsume toute l'approche des dominations et de leurs différences internes sous la notion, trop économiste, de classe. Or la « race » est avant tout un

concept socio-historique, qu'on ne peut réduire à d'autres catégories, comme la classe. Les catégories raciales et leur sens sont enracinés dans des relations et un contexte historique spécifiques, les discriminations raciales étant différentes en France et aux États-Unis.

L'analyse des sexes en termes de classe pose elle aussi de sérieux problèmes. « Les sexes ne sont pas de simples catégories bio-sociales, mais des classes³² (au sens marxien), dit C. Delphy, constituées par et dans le rapport de pouvoir des hommes sur les femmes, et le groupe social, la « classe » des femmes, est produite par la division sexuelle du travail. Or, on ne peut en rester là ; la différence Homme/Femme n'est pas de même nature que la différence bourgeois/prolétaire. Celle-ci est produite par le capitalisme industriel à un moment de son histoire, et la fin de l'exploitation capitaliste (à supposer qu'on y arrive) entraîne la fin de la différence des classes, alors que, même si le patriarcat n'existait plus (par improbable), cela n'entraînerait pas la fin de la différence des sexes, ce sont les inégalités, la domination légitimée par la différence biologique qui disparaîtraient. Le fait que le genre, le sexe social, soit construit, n'invalide pas l'existence de la partition de l'humanité en deux sexes³³. Ainsi quand N.C. Mathieu écrit que « Le sexe social n'existe pas parce que le sexe biologique existe, mais parce que les sociétés emploient l'idéologie de la définition biologique du sexe pour légitimer et soutenir une hiérarchie du genre fondée sur l'oppression », on peut la suivre, même si l'utilisation d'une différence biologique n'est pas totalement arbitraire. Mais quand elle ajoute : la bipartition du genre est étrangère à l'idée de sexe en tant que réalité biologique, la formulation repose sur un déni de la dimension biologique qui entre dans les constructions symboliques.

Cette notion de « classe de sexe », ainsi entendue, permet un glissement entre la « production » d'un groupe (les femmes) par une structure sociale (le patriarcat), et l'idée que le genre est un « construit social », et, de là, l'énoncé d'un arbitraire de la différence des sexes. Cela entraîne des conséquences, par exemple, sur l'analyse de l'hétérosexualité, comme élément du patriarcat. Ainsi pour C. Delphy³⁴, « pousser à l'hétérosexualité, c'est pousser à l'exploitation patriarcale, d'un côté ou de l'autre. C'est donc une partie importante du patriarcat comme système et du système de genre. [...] Car le but de l'opprobre jetée sur l'homosexualité et des

conditions faites aux gays et lesbiennes, c'est de jeter les femmes dans les bras des hommes, et qu'elles en deviennent les servantes [...] leur faire accepter leur exploitation ». L'hétérosexualité ne serait donc qu'une stratégie masculine de domination.

Il semble plutôt que les luttes contre les discriminations visaient à ce que les sexualités se développent librement, selon les désirs individuels. Quant à la question de penser la différence, les différences, sans domination, ce qui bien l'objectif, elle reste entière.

POUVOIR

Les notions de pouvoir utilisées ou présupposées par l'intersectionnalité donnent-elles un nouvel éclairage, aident-elles à sortir des impasses théoriques ? Un intéressant article recensait les multiples usages présents dans ce courant, qui rendent bien compte de la difficulté de l'intersectionnalité à constituer une théorie de la domination³⁵.

Pour certaines personnes, notait Paola Bacchetta, le pouvoir est binaire (la société est divisée en deux classes économiques dans lesquelles les femmes sont insérées), pour d'autres, il est unitaire (la « matrice de genre »). L'intersectionnalité peut comprendre les rapports de genre, de sexualité, du racisme et de la classe ; d'autres y ajouteraient les capacités et incapacités des personnes dites handicapées, la caste, le spécisme, etc. Quant à la forme du pouvoir, les structuralistes parlent de systèmes, de structures et d'antagonismes ; les poststructuralistes parlent plutôt de formations. Certaines personnes estiment que le pouvoir est concentré dans les mains de certains sujets, tandis que, pour d'autres, il circule. Pour certaines personnes le pouvoir est répressif, pour d'autres productif. Bien sûr, tout ceci est en quelque sorte circulaire, dans la mesure où la façon de conceptualiser en premier lieu le pouvoir affecte la façon dont on perçoit ses fonctionnements. Les travaux se réclamant de l'intersectionnalité traitent plutôt de rapports de pouvoir à des échelles restreintes, localisées et limitées. Ils tendent à être présentistes, sans prendre en compte la généalogie du présent ni la question des temporalités-spatialités. Ainsi, ils risquent de réduire le colonialisme au racisme et le capitalisme mondial à des rapports de classes. Enfin, loin d'être universelles, les théories de l'intersectionnalité s'élaborent à partir de situations concrètes, non universelles.

Elles risquent toujours de laisser dans l'impensé de nombreux types de rapports de pouvoir.

Plus sérieusement, dans l'intersectionnalité c'est une conception plutôt foucaldienne (c'est-à-dire capillaire, circulant partout dans le corps social) du pouvoir qui constitue le plus souvent le cadre conceptuel ; le pouvoir n'est pas essentiellement ce qui réprime, interdit, empêche, mais ce qui constitue des rapports et des positions, qui produit du rapport social. La conception du pouvoir, dans ce cadre, peut être conçue comme une ressource qui s'accumule et se cristallise, ici et là. La notion foucaldienne de « capital humain » (formation, savoir, santé, etc.) propre au néolibéralisme³⁶ s'avère très utile pour l'intersectionnalité, qui veut savoir comment fonctionne la production sociale d'inégalités et d'inégales possibilités d'action³⁷. Si l'on raisonne en termes de « logique individuelle de capitalisation », il y a effectivement des inégalités de ressources ou d'accès au « capital humain », des discriminations et exclusions dans la constitution de ce capital. Il me semble que le travail d'analyse du phénomène avait été assez proprement fait, entre autres, par Bourdieu, il y a longtemps déjà. Mais peut-on réduire l'analyse du pouvoir en situation de dominations croisées à cette approche ? Cela semble difficile. Le pouvoir est de nature conflictuelle, hiérarchique. Dire que le pouvoir consiste à avoir une sorte de « sac à dos » rempli de choses utiles pour s'insérer socialement, c'est confondre pouvoir/capacité et pouvoir/domination. Et dans les analyses en termes d'intersectionnalité, la détention de ressources va être analysée comme un privilège. Conception pour le moins problématique et qui fleure l'Ancien Régime... Le fait de reconnaître que le racisme privilégie ceux qui ne sont pas victimes de sa discrimination est un truisme, et le choix conceptuel du « privilège » ne saurait être un instrument suffisant pour « déconstruire » le racisme ; on peut en effet s'en débarrasser individuellement, mais collectivement c'est plus hasardeux, et cette réduction du pouvoir aux « privilèges » invisibilise sa dimension politique et collective. Cette notion de privilèges que conférerait sans autre précision la « blanchité »³⁸ tourne parfois à la caricature ; ainsi pour Horia Kebabza, le fait que les femmes blanches trouvent en grande surface un choix de pansements Urgo ou autre de couleur « chair » serait un privilège... Il y a ici confusion entre luttes pour l'égalité et contre les discriminations et aveuglement aux

56 • L'INTERSECTIONNALITÉ : UNE IDÉE À LA MODE ?

pièges tendus par le marché ; on espère qu'il s'agit juste d'un trait d'humeur...

Mais la vraie question demeure : peut-on utiliser la « race » comme groupement d'affirmation politique ayant la volonté d'en finir avec « l'évidence monochrome du pouvoir »³⁹ comme le propose H. Kebabza ? En réinventant le vocable « blanc » comme disqualification — en stigmate du dominant — et le vocable « racisé » comme qualification des personnes discriminées, hommes ou femmes, où va-t-on ? Le critère « racial » serait-il essentiel pour opérer une rupture épistémologique dans la domination, comme l'a été le critère « de sexe » dans le mouvement féministe pour mettre au jour la domination masculine ? Il semble que non ; qu'on le veuille ou non, l'usage du terme « race » naturalise et essentialise, alors que le mouvement féministe montrait au contraire la construction socio-historique des inégalités de sexe. Le féminisme aspirait à l'égalité dans la différence, alors que l'on reconstitue là un monde de différences en conflit, sans mieux attaquer la façon dont les pouvoirs fabriquent le racisme.

POST MODERNITÉ, RACISATION, UNIVERSEL ?

Ces analyses intersectionnelles, faites au départ contre l'essentialisme d'un supposé universalisme blanc du féminisme, se sont donc faites dans le contexte du poststructuralisme, du postmodernisme ; elles s'insèrent bien dans un projet de déconstruction qui vise à rendre compte des identités multiples et changeantes, à refuser de théoriser un sujet politique, de se référer à des théories constituées, pour valoriser le fragmentaire ; il en est résulté une mise en avant de l'individuel et de l'expérience, ce qui fait de l'intersectionnalité un outil de description des situations de discriminations croisées, mais ne constitue pas une théorie de la domination. Le projet féministe en général s'en est trouvé ébranlé, le féminisme sans intersectionnalité étant réduit à n'être que « suprématie blanche ».

Le problème est que, partie d'une critique de « l'essentialisme », l'intersectionnalité met, *in fine*, la focale sur l'identité⁴⁰ et rejette l'universel, le renvoyant dans une acception close et fermée. L'universel, questionné comme masculin et bourgeois, l'est surtout maintenant comme blanc et hétérosexuel. Ce rejet unilatéral du projet des Lumières, qui ne prend pas en compte les contradictions



internes à la modernité, souligne les exclusions qui ont accompagné ce projet et l'y réduisent, sans arriver à sauvegarder son héritage émancipateur authentique. Ce qui est à critiquer, c'est la contradiction entre les pratiques d'exclusion par naturalisation des différences (femmes, personnes colonisées) qui ont eu lieu, et les principes d'égalité, liberté et dignité de tous ; mais ceux-ci constituent toujours un horizon désirable, même s'ils ont été formulés par des mâles blancs, bourgeois, instruits, riches, et pour une bonne part sans doute hétérosexuels. Car c'est dans ces principes que l'on trouve de quoi combattre les limites socio-historiques⁴¹ rencontrées par toute pratique politique se disant « progressiste ».

Et la tâche du moment serait de complexifier l'universel, de tenter de penser ce que S. Latouche appelle le « pluriversalisme », de voir comment la traduction des expériences singulières peut devenir le fondement d'une politique de l'universel. Bref, penser l'altérité, la différence, à l'écart de la hiérarchisation, sans les essentialiser d'une façon ou d'une autre. N'oublions pas que c'est contre cela justement que l'universalisme s'est construit, contre la naturalisation des hiérarchies. L'universalisme de la déclaration des droits justement ne s'intéressait pas à l'identité, mais à la condition d'humain, commune à toutes et tous, « parcelles du genre humain ».

Souvenons-nous, face au durcissement des analyses en termes de race et de couleur, que Guy Hocquenghem réclamait pour les homosexuels le droit à... l'indifférence. Mais c'était dans un autre monde, dans les années post-68...

Monique Rouillé-Boireau

58 • L'INTERSECTIONNALITÉ : UNE IDÉE À LA MODE ?

Notes :

1. Entretien avec M. Riot-Sarcey, « Le débat intellectuel français est-il un champ de ruines ? », *Le Monde*, 06/07/2016.
2. Cet effacement du social au profit du « sociétal » est daté dans le débat public français ; c'était en décembre 1995 lors du mouvement contre les lois Juppé de « réforme » de la sécurité sociale ; la gauche s'est scindée en deux : les défenseurs de la question sociale, du droit du travail, etc., ont été traités de ringards, d'archaïques, tandis que ceux qui respectaient le cadre du marché sont apparus comme les « vrais » réformateurs, modernes et adaptés à leur temps.
3. Je m'appuie dans cet article sur des travaux sur l'intersectionnalité publiés en langue française dans des revues ou ouvrages collectifs, et sur des traductions de textes européens ou états-uniens.
4. Jules Falquet et Azadeh Kian, « Introduction : Intersectionnalité et colonialité », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 20 | 2015, mis en ligne le 07 juin 2015.
5. Plusieurs textes de Flora Tristan sont disponibles en ligne sur gallica.bnf.fr/. Et aussi Claire Demar, militante saint-simonienne et libertaire, oubliée aujourd'hui, dont la redécouverte s'était faite dans les années 1970, par la publication de *L'affranchissement des femmes*, Payot, 1976, postfacée par Valentin Pélosse, un homme, et qui a prélué à la sortie de l'oubli des féministes saint-simoniennes.
6. Danièle Kergoat, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », dans *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination*, ss dir. Elsa Dorlin, Actuel Marx, Confrontations, PUF, 2011 (1^e éd. 2009), p. 116.
7. Martine Storti, « De souche / pas de souche, Blancs / non-Blancs... stop ! » *Libération*, 1^{er} juin 2017.
8. *Sexe, race classe*, op. cit. Introduction, p. 10.
9. Voir l'intéressant article de Danièle Juteau qui présente les multiples façons dont le mouvement féministe a croisé les différences entre femmes. « "Nous" les femmes, sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie », *L'Homme et la Société*, 2010/2, n° 176-177, p. 65-81. « Contrairement à ce qu'on affirme souvent, les féministes sont, dès les années soixante, préoccupées par l'hétérogénéité des femmes. Elles s'identifient comme marxistes, socialistes, révolutionnaires ou radicales, selon leur manière d'articuler l'oppression des femmes, qu'elles reconnaissent toutes, à la classe, souvent pensée au niveau mondial. Les anthropologues pour leur part, documentent la variabilité synchronique et diachronique des oppressions selon l'organisation familiale et économique ».
10. S. Bilge, « Théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe », *L'Homme et la Société*, 2010/2, n° 176-177, p. 43-64.
11. Voir le site de l'historienne du féminisme Françoise Picq, francoisepicq.fr
12. Le scénario mythique du « monde commun aux femmes », selon les termes de Chandra Talpade Mohanty, « Sous le regard de l'Occident : recherche féministe et discours colonial », in *Sexe Race...* op. cit. p.155.
13. Des féministes vont plus loin : elles font de l'intersectionnalité un outil de domination masculine et patriarcale, en ce qu'elle repose sur la division entre les femmes en niant ou occultant leurs intérêts communs. Plus qu'un outil, c'est une stratégie délibérée d'attaque contre le féminisme, disent-elles, dans le contexte d'un retour en force de la normalisation droite. « Féminisme intersectionnel : antiracisme et anticapitalisme au service de la domination masculine », par Francine Sporenda. (Site féministe universaliste laïc, 6 novembre 2016). Sans aller jusque là, le risque de régression est néanmoins présent.
14. Kathy Davis, « L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe », *Cahiers du CEDREF*, 20/2015.
15. Voir les articles cités de K. Davis et S. Bilge.
16. S. Bilge propose des scénarios de modélisation : moniste, pluraliste et holiste, in : « Théoriser la différenciation... », *L'Homme et la Société*, op cit.
17. *Sexe, race...* op cit, introduction, p. 11-12.
18. Cité par P. Purtschert et K. Meyer, « Différence, pouvoir, capital », in *Sexe, Race...* op cit, ss dir E. Dorlin, p. 137.
19. *Sexe, Race...*, op cit, introduction, p. 10.
20. C.T. Mohanty, in *Sexe, Race...*, op. cit., p. 11.
21. M. Storti, art. cité.

22. P. Purtschert et K. Meyer, « Différences, pouvoir, capital », in *Sexe, Race...*, op. cit. p.134 et suivantes.
23. Comme l'a montré Audre Lorde, citée in *Sexe, Race...*, op. cit. p. 131.
24. Ina Kerner, « Les défis des Critical Whiteness Studies », in *Sexe, Race...*, op. cit. p. 256, note l'ambiguïté de l'usage du terme.
25. On trouve une critique du terme par Eske Wollrad, in *Sexe, Race*, op.cit. p. 260.
26. P. Purtschert, chap. cit. in *Sexe, Race...*, op. cit., p. 134.
27. Aux États-Unis, on a avancé la race comme modalité possible de l'expérience de classe, mettant ainsi l'expérience du sujet au centre du raisonnement ; mais on n'a pas ici à reprendre sans précaution ces concepts. En France, même si la discrimination socio-économique des immigrés des deux sexes existe, ô combien, c'est le religieux et le culturel qui priment comme approche de la différence et du rejet de l'autre. On le voit tous les jours dans les débats.
28. D. Kergoat, chap.cit. in *Sexe, Race...*, op. cit., p.117.
29. D. Juteau, « Nous les femmes... » *L'Homme et la société*, art. cité.
30. D. Kergoat, in *Sexe, Race...*, op.cit., p. 122.
31. De même, toute subjectivité est en tension entre des formes d'allégeance à des identités conflictuelles, ce dont la réduction à l'appartenance de classe ne rend pas compte. Voir les travaux de Wendy Brown, cités dans *La Revue du Crieur* 07, (Mediapart/LaDécouverte), *L'intersectionnalité, enquête sur une notion qui dérange*, juin 2017, p. 79.
32. Christine Delphy, « Le concept de "classe de sexe" en débat ». *Alternative Libertaire*, le mensuel, juin 2009.
33. Que des personnes réclament aujourd'hui la reconnaissance juridique d'un sexe « neutre » est parfaitement légitime, mais ne change rien à la réalité d'une humanité bisexuée.
34. « Les Classifications sont construites à des fins d'exploitation », entretien avec AL , 24/02/2009.
35. « Décoloniser le féminisme, intersectionnalité, assemblages, co-formations, co-productions », Paola Bacchetta, <http://cedref.revues.org/833>
36. Notion théorisée par l'économiste Gary Becker dans les années 1980-1990, et avant par... Staline dans son discours de 1935 devant l'académie de l'armée rouge. Merci à Renaud Garcia de m'avoir suggéré cette précision.
37. Voir P. Purtschert et K. Meyer, chap. cit. *Sexe, Race...*, op. cit., p. 138-146.
38. Horia Keababza. « L'universel lave-t-il plus blanc ? Race, racisme et système de privilèges », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 14 | 2006, mis en ligne le 03 décembre 2009., URL : <http://cedref.revues.org/428>
39. *Ibid.*
40. Ce retour de la différenciation identitaire est le pendant de l'homogénéisation consummatrice induite par le néo-libéral. Sophie Bessis, *La double impasse, L'universel a l'épreuve des fondamentalismes religieux et marchand*, La Découverte, 2014, p. 35.
41. Voir l'excellent article de Sophie Vanish, « L'universel a-t-il jamais été abstrait ? » *Vacarmes*, 25/06/2015. Merci à Marianne Enckell de nous avoir signalé cet article.

